2me Année. — N° 60 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 24 Août 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Paris, le 24 Août 1865

LETTRE D'UN CHRETIEN SUR LE SPIRITISME

DIX-SEPTIÈME LETTRE (1)

*A M. l'abbé Pastoret, chanoine honoraire et aumônier de la maison de ***, à Valence.*

Paris, le 10 février 1865.

Cher Monsieur Pastoret,

Ainsi que je l'ai dit au commencement de cette correspondance, un nombre assez considérable de prêtres, jugeant notre doctrine d'après ses efficaces résultats, l'acceptent, les uns officiellement, les autres tacitement. Plusieurs, loin de condamner nos pratiques, les ont ouvertement prêchées. Voici l'extrait d'un sermon prononcé dans une ville du département de l'Aisne et dans une église, dont l'archiprêtre s'était vertement montré contre les spirites du pays :

« Je ne m'explique pas autrement, — a dit ce prédi» cateur, — tous les faits miraculeux, toutes les visions, » tous les pressentiments, que par le contact de ceux qui » nous sont chers et qui nous ont précédés dans la tombe; » et si je ne craignais de soulever un voile trop mysté» rieux ou de vous parler de choses qui ne seraient pas » comprises par tous, je m'étendrais bien longuement » sur ce sujet. *Je me sens inspiré*, et, obéissant à la voix » de ma conscience, je ne saurais trop vous engager à » garder bon souvenir de mes paroles : croire en ce Dieu » de qui tous les Esprits émanent et en qui nous devons » tous nous réunir un jour. »

« Ce sermon, Dieu merci, — dit Allan Kardec dans la » *Revue spirite*, — n'est pas le seul de ce genre ; on » nous en signale plusieurs autres dans le même sens, » plus ou moins accentués, qui ont été prêchés à Paris » et dans les départements, et, chose bizarre, dans un » sens diamétralement opposé, prêchés le même jour, » dans la même ville et presque à la même heure. Cela » n'a rien de surprenant, parce qu'il y a beaucoup d'ec» clésiastiques éclairés qui comprennent que la religion » ne peut que perdre de son autorité à s'inscrire en faux » contre l'irrésistible marche des choses, et que, comme » toutes les institutions, elle doit suivre le progrès des » idées sous peine de recevoir plus tard le démenti des » faits accomplis. Or, quant au Spiritisme, il est impossible » que beaucoup de ces messieurs n'aient pas été à même » de se convaincre par eux-mêmes de la réalité des » choses; nous en connaissons personnellement plus d'un » dans ce cas. L'un d'eux nous disait un jour: — « On peut » m'interdire de parler en faveur du Spiritisme, mais » m'obliger à parler contre ma conviction, à dire que » tout cela est l'œuvre du démon, quand j'ai la preuve » matérielle du contraire, c'est ce que je ne ferai » jamais. » —

» De cette divergence d'opinions, il ressort un fait ca» pital, c'est que la doctrine exclusive du diable est une » opinion individuelle qui devra nécessairement fléchir » devant l'expérience et l'opinion générale. Que quel» ques-uns persistent dans leur idée jusque *in extremis*, » c'est possible, mais ils passeront, et avec eux leurs paroles. »

L'opinion du prédicateur de Chauny me rappelle une lettre adressée de Sicile à M. Allan Kardec, en italien, et que j'ai eu occasion de traduire. Quoiqu'elle n'ait pas précisément rapport au sujet de ma lettre de ce jour, je la crois assez intéressante, cher abbé, en raison des signataires, pour vous en donner quelques extraits qui viennent à l'appui de ma thèse :

« Italie, Sicile, le 21 octobre 1861.

» Monsieur Allan Kardec,

» Dernièrement, il nous est arrivé ici de Paris plusieurs ouvrages sur le Spiritisme. Après les avoir lus attentivement, nous éprouvons le besoin de communiquer directement avec vous.

» Parmi ces ouvrages se trouvaient le livre des Esprits et celui des Médiums écrits et publiés par vous en 1860 et 1861.

» Le livre des Esprits est excellent et peut être considéré comme le meilleur ouvrage de morale divine qui ait été publié dans les temps modernes. Rien dans sa composition ne laisse à désirer. Toute la doctrine relative au Spiritisme et à la philosophie transcendantale y est développée avec un soin et d'une hauteur où nul homme n'avait jamais atteint. Tout surprend dans cette œuvre, tellement elle sort des banalités surannées des vieilles philosophies; mais ce qui est admirable, c'est une largeur de vue, un esprit de mansuétude et de tolérance

(1) Voir les numéros de 15 à 23, 46 à 49, 53 à 54.

FEUILLETON DE L'AVENIR

VARIÉTÉS SPIRITES

Songe d'Alexandre.

Alexandre veillant auprès de Ptolémée, se trouva épuisé par l'inquiétude, en même temps que par la fatigue du combat, et pour prendre quelque repos, se fit apporter un lit. A peine y fut-il entré, qu'il tomba aussitôt dans un profond sommeil. A son réveil, il raconta qu'un serpent lui était apparu en songe, portant dans sa gueule une plante qu'il lui avait présentée comme un remède au poison. Il allait jusqu'à décrire la couleur de cette plante, assurant que, si on la trouvait, il saurait bien la reconnaître. A force de recherches, on la découvrit, et il l'appliqua sur la blessure. Aussitôt la douleur cessa, et, en peu de temps, la plaie fut cicatrisée.

(Version de QUINTE-CURCE.)

Dans un combat, Ptolémée son ami avait été atteint d'un trait empoisonné; il allait mourir de cette blessure, qui lui causait de cruelles douleurs; Alexandre, qui veillait près de son lit, fut saisi par le sommeil. Tout à coup, dit-on, lui apparut le serpent que nourrissait sa mère Olympias; il portait dans sa gueule une racine et lui dit en quel lieu on pourrait la trouver (ce lieu n'était pas éloigné); il ajouta que telle était la vertu de cette racine, qu'elle guérirait aisément Ptolémée. A son réveil, Alexandre raconta ce songe à ses amis, et envoya sur-le-champ à la recherche de cette racine. Quand on l'eut découverte, elle guérit non-seulement Ptolémée, mais beaucoup de soldats qui avaient été atteints par des traits de même espèce.

(Version de CICÉRON. — *De la Divination*, liv. II.)

Ce songe est également rapporté par Strabon et Diodore.

Définition de l'ombre.

Suivant le révérend *Grose*, dit M. André Delrieu, l'ombre peut être définie créature simplement aérienne, tout à fait dénuée de substance et capable de glisser à sa fantaisie au travers les corps les plus solides, les murailles, par exemple.

Chez les anciens, à Rome et dans la Grèce, on croyait généralement que l'Esprit des morts se divisait, à l'heure de la mort, en trois parties distinctes : l'âme, l'ombre et les mânes.

Ovide affirmait que les hommes étaient deux fois doubles, ainsi que cela résulte des vers suivants :

Bis duo sunt homine; *manes, caro, spiritus, umbra;*
Quatuor ista loci bis duo suspiciunt;
Terra tegit carnem, tumulum circumvolat umbra;
Orcus habet manes, spiritus astra petit.

Fagia.

Les Orientaux nomment *fagia* les Esprits qui donnent la mort aux hommes.

Le sultan Moctadi-Hemvilla dit un jour, en sortant de table, à une de ses femmes : « Qui sont ces gens qui sont entrés ici sans permission ? »

La femme regarda et ne vit personne. Mais reportant les yeux sur Moctadi, elle le vit pâlir, chanceler, et en même temps il expira.

(M. D'HERBELOT. Bibliothèque orientale.)

BIBLIOGRAPHIE

LE CIEL ET L'ENFER ou la Justice divine, selon le Spiritisme, contenant l'examen composé des doctrines sur le passage de la vie corporelle à la vie spirituelle, les peines et les récompenses futures, les anges et les démons, les peines éternelles, etc., suivi de nombreux exemples sur la situation réelle de l'âme pendant et après la mort, par *Allan Kardec*, vient de paraître à la librairie Didier et Ce, 35, quai des Augustins.

Nous rendrons un compte détaillé de ce nouvel ouvrage de l'auteur du *Livre des Esprits.*

que rien n'émeut, qui se maintient sans fatigue, en traitant de matières différentes, et qui se retrouve jusque dans les réponses, souvent opposées, des Esprits de chaque classe. En multipliant ses expériences dans un ordre sévèrement logique et en faisant un choix toujours judicieux, M. Allan Kardec est arrivée à établir une doctrine suivie et concluante.

» Dans le livre des Médiums, l'auteur décrit très-clairement la partie expérimentale; il montre les divers modes d'opérer et enseigne à vaincre les difficultés si nombreuses dans ce genre d'opérations purement spéculatives. Sans prétendre à l'infaillibilité, il prouve néanmoins que la vérité est là. En faisant, pour ainsi dire, assister aux essais d'un médium, il rend les procédés accessibles à chacun. L'auteur n'impose pas ses idées au lecteur, puisque celui-ci peut immédiatement se convaincre par sa propre expérimentation.

» En résumé, cette doctrine est plus consolante que toute autre; elle est mieux en rapport avec la justice de Dieu, dont elle révèle, sinon une nouvelle loi, du moins une loi inconnue jusqu'à ce jour, la réincarnation, qui constitue pour ainsi dire le pivot auquel se rattachent toutes les autres idées de ce beau système.

» Cette doctrine, qui assure le sort de chacun en le débarrassant de l'horrible crainte des peines éternelles, a la plus haute importance; il reste à désirer qu'elle devienne sûre et infaillible.

» . . . .

» Nous qui ne sommes pas à même, soit par une impuissance relative, soit par notre position spéciale, de faire des essais et des expériences, et qui désirons cependant être complétement renseignés sur les manifestations spirites de vos médiums, nous vous prions instamment de nous adresser tous les écrits qui traitent de la matière, et surtout la collection complète de votre *Revue spirite*.

» En attendant, monsieur, permettez-nous de vous dire que la science spirite de vos livres a fait ici une sensation considérable et qu'elle nous a fait reconnaître le peu d'importance de nos études sur les Écritures que nous avions peu comprises et mal commentées. Soyez persuadé que nous saurons, à l'occasion, devenir les zélés défenseurs de cette nouvelle doctrine, et même que nous la prêcherons publiquement quand nous aurons obtenu la confirmation certaine de tout ce que vos médiums ont écrit sur le principe de la réincarnation des âmes...

» Croyez-nous toujours, vos très-humbles serviteurs.

» MARIO, *curé*.

» ALEXANDRO, *prêtre*. »

Conséquemment, mon cher abbé, vous pouvez en conclure que tout le clergé n'est point hostile au Spiritisme, et que malgré les arquebusades des R. P. jésuites et la grosse artillerie des mandements, nous comptons encore de nombreux partisans parmi les prêtres pour qui le raisonnement et la logique ne sont pas de vaines choses.

« Il y a un commerce saint et sanctifiant avec les Esprits des morts, s'écrie le R. P. Nampon, c'est celui que pratique l'Église quand elle prie pour les âmes justes détenues dans le purgatoire par la nécessité d'une expiation à subir. »

Allez donc franchement au but et dites que vous ne trouvez utile que le *commerce* que vous faites en vendant ces messes que votre ordre renommé se charge volontiers de dire. Ajoutez que le Spiritisme vous paraît d'autant plus redoutable qu'il menace de saper par sa base cette source occulte de votre budget sociétaire. Vos casuistes nous ont appris comment on pouvait tirer deux moutures du même sac en faisant servir une messe à deux fins, et nous savons, mon Révérend père, que vos manches sont d'une largeur proverbiale, et que l'intention de dire une messe pour tels et tels suffit pour considérer celles-ci comme dites. Le tout est d'avoir de l'argent! Et comme dit Escobar : « La fin justifie les moyens! »

Ah! qu'on ne déduise pas de mes paroles que je blâme les messes et les prières pour ces chers morts. Non! monsieur l'abbé, non! Mais j'exhale ma douleur de la manière honteuse dont certains ordres en font une spéculation. On sait bien que notre doctrine, plus que toute autre, professe pour les morts le plus respectueux des cultes, et que, dans toutes nos prières, nous invoquons le Tout-Puissant pour ceux qui ont quitté la terre; en conséquence, loin de combattre la prière pour eux, le Spiritisme la recommande expressément.

Méditez ces réflexions, mon cher monsieur Pastoret, et veuillez me rappeler au souvenir de Clotilde et de sa mère.

Votre bien respectueux serviteur,

ALIS D'AMBEL.

LA FOI ET LES ŒUVRES

Combien de papier n'a-t-on pas noirci sur cette sotte querelle, à savoir si la foi suffisait sans les œuvres ou les œuvres sans la foi? Cette question a troublé non-seulement la secte catholique, mais encore toutes les sectes protestantes. Que de docteurs *in utroque*, de théologiens et de philosophes ont rompu de lances à ce sujet! Quelle effroyable mêlée de disputeurs pour et contre! Nous qui sommes parvenus à la puberté de la doctrine, qui ne sommes plus des enfants tels que nos prédécesseurs, nous pourrions en rire, s'il nous était bien démontré que cette question n'a pas été le prétexte de crimes et de massacres religieux, ce dont nous n'oserions pas répondre, tant notre terre est peu avancée, tant le fanatisme de la superstitution l'a ensanglantée à diverses reprises : notre philosophie se joue de ce problème qui n'en est pas un pour elle.

Qu'est-ce que la foi sans les œuvres? C'est l'intelligence des choses divines et humaines, sans la moralité ou avec peu de moralité. (Nous ne parlons pas de la foi aveugle qui, si elle pouvait pleinement exister, ne serait pas un mérite).

Qu'est-ce que les œuvres sans la foi? C'est une moralité bien-développée et pratique, sans l'intelligence raisonnée de Dieu et de l'univers. Or, nos doctrines enseignent qu'il y a un double développement pour l'âme humaine : le développement intellectuel et le développement moral.

Lorsqu'ils vont de pair, l'individu progresse et s'élève sûrement.

Lorsque le progrès intellectuel dépasse le progrès moral ou *vice versâ*, il y a nécessité de nouvelles épreuves pour que le niveau soit établi avant de monter plus haut. C'est ainsi qu'une ou plusieurs carrières seront fournies à l'âme, pour qu'elle y développe ou son intelligence ou sa moralité, et qu'elles marchent à l'unisson. Nul, aurait-il fait même les preuves les plus louables, ne peut s'avancer vers Dieu s'il ne conquiert pas aussi l'intelligence du grade qu'il va occuper, s'il croupit dans son ignorance volontaire des choses qu'il devrait savoir, ce qui écarte toujours la foi; car il faut que nous la recherchions et la méritions. Nul aussi, eût-il l'intelligence la plus développée et partant la foi la plus robuste et la plus vaste, ne peut progresser dans l'ordre universel, s'il n'a pratiqué le bien, surtout la charité.

Tout ce que nous lions sur la terre par notre égoïsme, par notre immoralité et par notre ignorance, reste lié dans le ciel, jusqu'à ce qu'une nouvelle vie nous affranchisse de ce câble de nos précédentes existences qui nous enchaîne et nous retient captifs.

Tous les anneaux de notre antériorité que nous brisons, au contraire, par notre amour, par notre vertu, par notre savoir dirigé vers Dieu, se trouvent déliés dans le ciel, et nous pouvons alors prendre notre vol pour les hautes régions. C'est là encore une nouvelle et lumineuse manière d'entendre cette parole de l'Évangile, adressée par le Christ à ses disciples, qui représentent figurativement l'humanité : « *Tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre sera lié ou délié dans le ciel.* » Ces mots peuvent encore avoir le sens scientifique et thalmudique que nous leur avons précédemment donné dans nos articles et nos livres.

ANDRÉ PEZZANI.

LE SPIRITISME EN SUÈDE

Par WILLIAM HOWITT

(Fin).

Landahl, natif de Westgotha, étant étudiant à Upsala, demeurait pendant l'automne de 1820 avec deux de ses camarades, Lars et Anders, dans la maison d'un serrurier dans le Dragbrunnsgatan. Ils n'avaient que deux chambres : la première, par laquelle on entrait, était noire et ne servait qu'à y garder leurs habits, leurs provisions, etc.; ils se tenaient et couchaient dans la seconde chambre. Landahl devait quitter Upsala le 14 octobre; quelques jours avant son départ il raconta à ses amis qu'il n'avait jamais pu quitter un endroit sans avoir été en butte aux attaques d'Esprits perturbateurs, et qu'il en serait probablement de même à Upsala. Ses amis firent peu d'attention à ses paroles. Ils se couchèrent ce soir à dix heures et un quart. A peine la lumière avait-elle été éteinte, que la boîte à briquet, placée sur la cheminée, se mit à voler par la chambre, frappant tantôt contre le plafond, tantôt sur le plancher. Les voilà de nouveau, s'écria Landahl en se couchant sous les draps. La boîte tomba enfin sur le lit, dans lequel couchait aussi Anders. Celui-ci donna un coup de pied à la couverture, et la boîte tomba par terre. Des coups se firent immédiatement entendre dans les murs, et un coup plus violent retentit sur la porte de la première chambre. On alluma la lumière, et l'on vit, qu'un in-folio, l'*Histoire de l'Eglise* par Moller, avait été lancée avec une telle force contre la porte, qu'il avait rebondi jusqu'au milieu de la chambre. Puis la chaise, sur laquelle se trouvaient les habits de Landahl, se mit à balancer et à être traînée sur le plancher. Les amis de Landahl eurent peur, et Anders s'écria : « Si la chaise ne reste pas tranquille, je me lèverai et je la briserai en mille morceaux ». A peine eut-il prononcé ces paroles, que la boîte à briquet et d'autres objets furent lancés sur son lit; une carafe à eau alla frapper contre la porte de la première chambre. La frayeur des étudiants augmenta, ils se demandèrent ce que cela signifiait. Landahl dit qu'il croyait que les visiteurs invisibles voulaient que la porte fût ouverte, afin qu'ils pussent mettre dans la malle les objets nécessaires à son voyage, ainsi que cela lui était déjà arrivé. On alluma deux chandelles, qu'on plaça sur la table entre les deux lits. Il était alors minuit.

Tout resta tranquille pendant une heure, mais alors le désordre recommença et ne fit qu'augmenter. Une quantité de menus objets volaient dans l'air, l'*Histoire de l'Eglise* se promenait par toute la chambre, la carafe versait son eau sur les étudiants. Deux chaises furent renversées ainsi que la table; cette dernière se releva et flotta dans l'air juste au-dessus de Landahl. « Je défendrai Landahl, s'écria Lars; au même instant la table se tournait vers lui comme pour l'attaquer, mais elle finit par descendre sur le plancher. Landahl prit le Nouveau Testament et le plaça sur elle. Le reste de la nuit se passa tranquillement.

Tous ces phénomènes se renouvelèrent le lendemain en plein jour; la table et les chaises furent renversées, une foule d'objets appartenant à Landahl, tels que des rasoirs, un cachet, un encrier, un canif, etc., furent lancés dans la première chambre, où était sa malle. Un

de leurs collègues, D..., qui se trouvait avec eux, voulut conjurer l'Esprit ; à peine avait-il ouvert la bouche, qu'une pantoufle vint le frapper avec force dans la figure. Tout rentra enfin dans l'ordre. Landahl étant resté seul avec D..., entra dans la première chambre, mais il en ressortit aussitôt en s'écriant : « Il est là, viens avec moi et tu le verras » ; à ces mots il tomba par terre sans connaissance.

Landahl quitta Upsala et devint pasteur dans son district ; il mourut jeune. On prétend que Landahl attribuait ces attaques, dont il fut plusieurs fois l'objet, à quelque mal qu'il avait commis sans le savoir, et qu'il croyait expier de cette manière. Quoi qu'il en soit, les circonstances relatées sont parfaitement vraies.

Une jeune garçon nommé Johannes Nasman vivait au milieu d'une forêt de pins dans la province de Smoland avec une veuve âgée, qu'on appelait Ingeborg Saddler. Johannes avait souvent des attaques violentes. Un jour il partit pour le village voisin de Ljunggordshop, en promettant de revenir avant la nuit; mais comme il ne revint pas, la veuve se rendit le lendemain au village, craignant que Johannes eût eu une attaque. Elle apprit qu'il y était venu, mais qu'il s'était mis en route à la chute du jour. Les recherches que l'on fit amenèrent la découverte de son cadavre à une petite distance du sentier. Johannes avait succombé à une attaque.

Quelques jours après son enterrement, la vieille femme vit pendant la nuit une lumière voltiger dans sa chambre. Croyant que c'était l'apparition de Johannes, elle s'écria : « Est-ce toi, mon cher Johannes ? » Elle ne reçut pas de réponse, mais la lumière se rapprocha du mur opposé, et remua un peu de mousse avec laquelle ont avait bouché une fente; elle en fit le tour plusieurs fois, puis elle disparut. La veuve examina le lendemain l'endroit, qu'elle avait bien remarqué, et en retirant la mousse elle y trouva dix pièces d'argent.

En 1732 on célébra dans la chapelle du château de Krageholme, appartenant au comte Piper, le mariage du comte Eric Brahe avec une dame de la famille Piper. Un des invités, un certain amiral, avait fait savoir qu'il ne pourrait venir que tard. Il entra en effet au moment où le jeune couple allait recevoir la bénédiction nuptiale ; il recula d'horreur en voyant le comte Brahe agenouillé sans tête auprès de sa fiancée. Il raconta sa vision ; les uns en rirent, d'autres prirent un air sérieux. Le fait fut mentionné sur les registres de la chapelle, ce dont on peut s'assurer encore aujourd'hui. Vingt ans après, en 1752, le comte de Brahe fut décapité à Stockholm, sur la place du Riddarhus.

Un des cas les plus récents et les mieux attestés de manifestation surnaturelle se rapporte à la mort de la reine Désirée, femme de Bernadotte.

Une dame d'honneur était assise à une des fenêtres du palais, en regardant les étoiles qui brillaient. Elle entend un bruit de chevaux sur la neige épaisse de la cour, et se retournant elle dit : « Ah ! c'est la reine Désirée qui se rend à l'Opéra ». Mais à son grand effroi elle voit la reine âgée entrer non dans sa voiture, mais dans un corbillard qui se mit en mouvement et disparut. La dame raconta à tous les habitants du château ce qu'elle venait de voir. La reine Désirée arriva à l'Opéra et monta lentement l'escalier appuyée sur le bras de son chambellan. Au moment où elle traversait l'antichambre de la loge royale, une vitre se brisa soudainement et tomba par terre. « J'ai froid », dit la reine en frissonnant, et elle entra dans la salle juste comme le rideau tombait sur la dernière scène de *Là vie n'est qu'un songe*. La reine mourut cette nuit.

J'ai fait une remarque importante à propos du livre dont j'ai tiré ces faits. Tous les vieux récits du XVIe et du XVIIe siècle portent des dates, et des noms de lieux et de personnes ; les faits ont été inscrits dans les archives publiques avec les signatures de ceux qui en avaient été témoins. Mais lorsque la philosophie sceptique commença à se répandre dans toute l'Europe, nous voyons les personnes éclairées reculer devant l'aveu de phénomènes de cette nature. La crainte du ridicule et d'être accusé de superstition exerçait toute son influence alors comme aujourd'hui. Le Spiritisme seul m'a fait comprendre ces paroles du Christ : « Comment pouvez-vous croire, puisque vous cherchez la gloire l'un de l'autre ? » Parce que ceux qui cherchent la gloire l'un de l'autre, n'osent pas accepter une vérité impopulaire. Ils sont égoïstes, ils aiment à être flattés et honorés par leurs prochains. C'est la maladie du monde civilisé. Combien de nous osent rechercher et aimer la vérité pour elle-même ? La plupart craignent de perdre ces honneurs, cette considération, qui ne signifient rien. Au lieu de rechercher cette liberté divine, que le Christ a voulu nous donner, nous acceptons l'esclavage le plus infâme, et nous nous courbons sous le joug le plus vil, celui de l'opinion publique. De la vérité cependant doit résulter le progrès et la victoire finale de l'Esprit.

WILLIAM HOWIT. (*Spiritual Magazine.*)

Traduit par J. MITCHELL.

EMMA HARDINGE

(Les progrès rapides du Spiritisme ou plutôt du Spiritualisme aux Etats-Unis sont dus principalement aux conférences données par des médiums parlants ou inspirés. Ce genre de médianimité y est développé à un degré inconnu en Europe ; le *Banner of Light*, l'organe le plus important de la doctrine, publie, toutes les semaines une longue nomenclature des principaux orateurs, au nombre d'une cinquantaine, tant hommes que femmes, et il enregistre soigneusement tous leurs mouvements. Entre tous ces médiums la place la plus éminente appartient à *Emma Hardinge*. Venue d'Angleterre pour remplir un engagement à un des théâtres lyriques de New-York, elle devint médium un peu malgré elle, et passant par diverses phases de la médianimité elle renonça à la carrière d'artiste pour se consacrer uniquement à la propagation du Spiritualisme. Sur le point de retourner en Angleterre, elle adresse dans le *Banner of Light* ses adieux à ses amis d'Amérique. La foi ardente d'Emma Hardinge et son désintéressement, chose rare chez les médiums du Nouveau-Monde, m'ont paru des titres suffisants pour la faire connaître aux lecteurs de *l'Avenir*).

(Note du traducteur).

Dès mon arrivée à New-York, il s'éleva un nuage, entre mon directeur et moi ; je croyais avoir à me plaindre de ses procédés, et je maudissais déjà l'idée que j'avais eue, de venir dans ce pays. Tout m'y déplaisait, hommes et choses ; quant à la manie du jour, le Spiritualisme, il en était question de tous côtés. Forte de mon ignorance, je me moquais des médiums et des personnes assez naïves pour les écouter. Un jour cependant, cédant aux sollicitations réitérées d'une amie, je consentis à me rendre chez une dame que l'on vantait pour son pouvoir extraordinaire. Elle devait me *développer*, selon l'expression usitée. Je ne pouvais m'imaginer par quelle opération mystérieuse elle allait faire de moi qui jouissais d'un bon sens ordinaire, le prototype moderne de la sorcière d'Endor. « Asseyez-vous près de moi », me dit-elle à mon arrivée, « vous êtes un excellent médium ». Je pris place à la *table magique*, et la dame commença par me frictionner les mains avec énergie, tout en me faisant des remontrances sur ma robe de soie. Avant d'avoir pu trouver des mots pour demander une explication à ce sujet, je sentis mes facultés s'obscurcir, une sensation vague et étrange envahit tout mon être; mes efforts pour me rappeler à la réalité furent vains, et finirent par me convaincre que j'étais un vieux monsieur très-respectable. Il paraît, qu'en cette qualité je donnai à quelques personnes présentes des preuves remarquables d'identité d'Esprits. Il serait trop long de raconter tous les détails de cette première séance, qu'il me suffise de dire que semblable à la baguette enchantée, la main de Mme Kellogg alluma chez moi les feux latents d'un pouvoir magnétique, feux qui depuis ne se sont pas éteints. Pendant trois heures je donnai des preuves d'identité d'Esprits par des personnifications, par l'écriture et par le mouvement automatique de mes doigts sur l'alphabet. Tous s'émerveillaient d'un développement aussi rapide, et s'extasiaient de la précision de ces réponses. L'étrangeté de ces phénomènes et l'influence des Esprits, que je représentais, ne me permettait pas de me rendre un compte exact de ce qui se passait, et j'étais plutôt portée à douter de ma propre identité que de celle des Esprits.

« Si tout ce que vous me dites du Spiritualisme est vrai », avais-je dit à mon amie en partant, et si l'on parvient à faire de moi un de ces médiums extraordinaires, je retournerai en Angleterre pour y faire fortune ». Mais avant la fin de la séance, un Esprit, se disant mon père, vint déranger ce projet. Il me fit écrire mécaniquement que les grandes facultés, dont j'étais douée, m'étaient données pour le bien des autres, et que je ne devais jamais en tirer ni profit ni récompense. Je rentrai chez moi *médium*, mais non *spiritualiste* ; trop de préjugés restaient encore à déraciner avant de pouvoir accepter cette nouvelle croyance. L'existence d'une influence étrangère m'était prouvée, mais non celle d'être extra-corporel.

Mon voyage à New-York s'était effectué à bord du *Pacific*. Des relations s'étaient continuées avec quelques officiers du navire après mon arrivée. On attendait le *Pacific* le jour même, où je fus développée comme médium, le 19 février 1865, mais le lendemain il n'était pas encore en vue. Ce retard ne causait aucune inquiétude, et s'expliquait par la saison dans laquelle nous nous trouvions. Le même soir, ma mère et moi nous étions sur le point de nous coucher, lorsque je sentis un froid glacial ; il me semblait être dans l'eau. J'eus peur. Ma mère me proposa de consulter l'alphabet, car j'avais la conviction qu'un Esprit était présent. Mes doigts parcoururent rapidement les lettres, et j'obtins ces mots : *Philippe-Smith, navire Pacific*. C'était le nom d'un des officiers, qui s'était chargé de me rapporter un paquet d'Angleterre. La manifestation cessa ; puis je sentis une main glacée se poser sur mon bras, quelque chose me tira en même temps par les cheveux, et le froid augmenta, comme si le vent de l'arctique soufflait par la chambre. L'alphabet me donna les mots suivants ; « Ma chère Emma, je viens vous dire que je suis mort. Nous avons tous péri, et on n'aura plus de nouvelles ni du *Pacific*, ni de son équipage ».

Mes lecteurs savent à quel point cela s'est vérifié. Pendant les dix-huit mois qui suivirent, mes facultés se développèrent dans tous les sens, et je puis dire qu'il n'y a pas un genre de médiumnité dans lequel on ne m'ait pas exercée, excepté cependant les manifestations physiques bruyantes et les coups frappés. De l'avis de mes amis je renonçais au théâtre et aux concerts pour me consacrer entièrement à l'étude du Spiritisme. Je visitais tous les médiums et tous les cercles, et il faudrait des volumes pour raconter mes joies, mes doutes et mes déceptions. Combien de fois, au moment de mes défaillances, n'ai-je pas reçu quelque preuve admirable de la réalité et de l'identité des Esprits ! Ma foi s'affermit enfin, et la possibilité des communications avec les âmes désincarnées devint pour moi une vérité fondamentale. Souvent j'ai vu ces chers Esprits et causé avec eux, comme s'ils étaient encore dans la chair. Plus tard, par une télégraphie mentale, convenue entre moi et mon amie, Madame Franck à New-York, j'ai communiqué avec cette dernière pendant des mois, tandis que je voyageais. Des centaines de personnes peuvent témoigner de ce fait. En vérité la science de l'âme est infinie.

« Emma, il faut donner des conférences. » Ces paroles m'assaillaient de tous côtés ; amis et étrangers semblaient s'être donné le mot pour me pousser vers

cette variété de la médianimité pratiquante. L'idée d'une femme se présentant sur une estrade pour débiter un long discours avait quelque chose de si répugnant pour moi, que je repoussais invariablement cette proposition. Mon temps était alors à tous ceux qui réclamaient mes dons spirituels; quelques leçons de musique suffisaient à mes besoins. Cette manière de vivre finit par me paraître fort précaire, et je résolus de rompre tout doucement avec ces mystiques et de chercher par les journaux une place de professeur de musique, prévoyant que le milieu dans lequel je passais ma vie, m'ôterait à la fin le peu de volonté qui me restait, et qu'un jour je me verrais sur une estrade en dépit de moi-même. Le lecteur jugera des influences qui m'impressionnaient alors, lorsqu'il saura qu'au lieu de faire insérer mon annonce dans un des grands journaux, ainsi que tout autre aurait fait à ma place, je la portai tout droit au *Spiritual Télégraph*. La seule offre acceptable qui me fut faite, fut celle d'un monsieur habitant la campagne. Il vint me voir, et nous fûmes vite d'accord. Je devais donner des leçons à sa jeune femme et lui tenir société; on me permettait d'amener ma mère avec moi. Au moment de prendre congé, mon visiteur dit : « A propos, Miss Hardinge, n'êtes-vous pas médium ? » Je balbutiai quelques mots sur mes vagues idées du Spiritualisme et sur mon peu de désir d'en savoir davantage. « Vous m'étonnez », me fut-il répondu, « Je ne suis pas médium moi-même, mais j'éprouve quelquefois des impressions fort remarquables, et à la lecture de votre annonce je fus convaincu, qu'elle venait d'un médium, d'autant plus que je la trouvais dans un journal spiritualiste. »

Mon excellente amie, Mme French, chez qui j'étais en pension, entra à ce moment et me tira de mon embarras. Elle était évidemment sous l'influence des Esprits, ainsi que cela lui arrivait souvent. Sans connaître mon interlocuteur ni l'objet de sa visite, elle l'appela par son nom et commença par lui parler comme étant parfaitement au courant de tout. Elle l'engagea à retourner à Trog, ville près de laquelle il demeurait, et à agir auprès du comité des conférences spiritualistes pour qu'on m'envoyât une invitation, ajoutant que de cette manière il obéirait à des Esprits sages et bienveillants, qui me destinaient à de grandes choses. Le général Bullard était trop habitué aux excentricités médianimiques pour s'étonner de ce coup d'état. Il promit de faire de son mieux auprès du comité, tout en laissant entrevoir la possibilité d'un échec. On était difficile à Trog, et je n'avais pas encore fait mes preuves. Mme French l'assura d'une réussite complète. Pour ma part, j'étais convaincu que, si le comité de Trog paraissait d'un bon sens moyen, il se garderait de m'appeler pour donner une conférence; forte de cette conviction, je promis d'accepter et d'augmenter d'une unité le nombre des imbéciles qui viendraient m'entendre.

(*A continuer*).

Traduit par J. MITCHELL.

COMMUNICATIONS MEDIANIMIQUES

Dieu est un, une est la loi universelle.

MÉDIUM : M. E. D.

La vérité cosmique est tellement indivise dans ses diverses parties qu'elle ne peut être traitée que synthétiquement. La vraie science, la science universelle se prête mal aux subdivisions conventionnelles des hommes, et l'on ne saurait traiter de la création d'une fleur sans parler de la création des mondes et de la suprême loi de charité, qui porte en elle les arts, les sciences, tout le monde virtuel en un mot.

Vous ne pouvez, dans votre entendement borné, posséder la notion générale de toutes les lois qui régissent la création, et qui sont les divisions, ou mieux, les différents côtés, les explications diverses d'une seule.

Si l'homme pouvait, de sa vue myope, entrevoir seulement une faible lueur de l'ensemble de la création, il y reconnaîtrait un rayon du Créateur, de la suprême lumière; il ne pourrait s'empêcher de s'y diriger par tous les moyens possibles, et le monde changerait de face. Mais trop puissante est encore la matière qui opprime l'esprit humain, et la loi suprême de justice veut que le progrès se fasse ici-bas à force de sacrifices, d'efforts, de violences et de combats. Toute bonne action humaine contribue aussi à faire avancer le monde physiquement. Paradoxe ! direz-vous; mais moi je vous réponds : Non. Ainsi qu'il vous l'a déjà été dit, et notez-le bien, tout doit progresser et contribuer au progrès général dans la ligne tracée par l'Amour suprême.

Les zoophytes de l'Océanie sont des êtres presque invisibles, et cependant ils construisent des continents entiers. Comment ? Chacun d'eux fournit sa part infinitésimale de travail, et, inconscient de tout ce qu'il fait, il vit de sa vie d'un jour et meurt; mais chaque unité fait partie du tout, et le tout se compose de l'œuvre incompréhensible des unités. La terre aussi, physiquement parlant, s'améliorera et deviendra, avec le temps, habitée par des hommes d'une nature plus parfaite que ceux d'aujourd'hui. Mais cette génération, plus avancée, ne pourra venir qu'après d'immenses efforts de la part des générations précédentes; et la terre elle-même ne progressera physiquement qu'à mesure que ses habitants s'en rendront dignes. Dans les siècles antérieurs à l'humanité, la terre était plus âpre, plus sauvage, et par conséquent en rapport avec des êtres moralement plus bas et physiquement plus grossiers, d'où la sentence rapportée par les livres sacrés : *Tu te nourriras à la sueur de ton front.*

L'homme l'a subie dans le passé, cette sentence, et il la subit encore. Mais comparez l'homme actuel à l'homme primitif; quelle différence ! Comparez la terre actuelle à celle des temps les plus reculés et observez : des continents entiers défrichés, des forêts abattues; les chaînes de montagnes devenues des limites commodes entre les peuples, mais non des barrières; les mers servant à rapprocher les nations plutôt qu'à les séparer.

Tout cela, direz-vous, est, en grande partie, l'œuvre de l'homme, c'est vrai; mais croyez qu'il ne lui est accordé de pouvoir le faire que selon qu'il s'en rend digne. Tous les Archimèdes et les Eclides de l'antiquité, bien que supérieurs aux modernes par le génie peut-être, ne reçurent pas du Suprême Auteur les mêmes inspirations que ceux-ci. Si vous attribuez à la seule force intellectuelle de l'homme tout ce qu'il fait jusqu'à ce jour, détrompez-vous : les découvertes viennent en leur temps, et si quelque Prométhée surgit et devance les siècles, il se trouve brûlé du feu de son propre génie, il reste la victime de ses tentatives, et est traité de fou par ceux qui ne sont pas arrivés à son degré d'avancement. C'est ainsi qu'il en advient toutes les fois que le monde n'est pas encore digne du don qu'un tel homme veut lui faire. Quand, au contraire, l'heure est venue, la découverte se fait sur divers points à la fois, et c'est ce qui donne lieu aux vaines querelles de priorité enfantées par l'orgueil humain, qui veut s'attribuer à lui-même ce qui lui a été généreusement donné, sans la moindre participation de son mérite personnel, par Celui qui crée tout.

Je voudrais pouvoir vous décrire d'un seul trait l'incroyable spectacle de la Providence, dirigeant les choses humaines, pour en venir à la conclusion confirmative de ma première assertion; mais vous aussi, vous devez étudier : comparez donc les histoires, les faits, la morale, les sciences, et vous verrez que, comme Dieu est un, une seule est sa loi.

En commençant au premier atôme de matière élémentaire et en remontant jusqu'au degré le plus élevé de la création, vous ne trouverez qu'un seul enchaînement dans ses diverses manifestations et dans ses aspects les plus différents.

Hâtez-vous donc de faire votre profit de tout ce que je vous ai dit, et croyez-en mes paroles, puisque je ne puis encore vous le démontrer par le raisonnement : toute bonne œuvre que vous faites contribue à l'amélioration de l'univers et le rapproche moralement de son Suprême Auteur. CAVOUR.

(*Annali dello Spiritismo* de Turin. — Mars 1865.)

Traduit par P. XAVIER.

Nous avons reçu trop tard, pour l'insérer dans le présent numéro, un article de M. P. Xavier, en réponse à celui que M. Edoux a publié dans la *Vérité* de Lyon, au sujet du Progrès des Animaux. Nous le donnerons jeudi prochain.

FAIT SPIRITE

Vision de Pausanias.

Et Pausanias, estant en la ville de Bysance, envoya quérir par force Cléonice, jeune fille de honeste maison et de libre condition, pour l'avoir à coucher avec luy; mais estant à demy endormy quand elle vint, il s'esveilla en sursault, et lui fut advis que c'estoient quelques ennemis qui venoient l'assaillir pour le faire mourir, tellement qu'en cest effroy, il la tua toute roide; depuis il lui estoit ordinairement advis qu'il la voyoit et entendoit qu'elle luy disoit :

Chemine droit au chemin de justice
Très-grand mal est aux hommes l'injustice.

Et comme ceste apparition ne cessast point de s'apparoir toutes les nuicts à luy, il fut à la fin contraint d'aller jusques en Héraclée, où il y avait un temple, *duquel on esvoquoit les âmes des trépassés;* et là ayant faict quelques sacrifices de propitiations, et luy ayant offert les effusions funèbres que l'on respand sur les sépultures des morts, il feit tant *qu'il l'a feit venir en sa présence*, là où elle luy dit que quand il seroit arrivé à Lacedœmone, il aurait repos de ces maulx; et de faict, il n'y fut pas plus tost arrivé, qu'il y mourut : tellement que si l'âme n'a sentiment aucun après le trespas et que la mort soit le but et la fin que toute rétribution, et de toute punition, l'on pourroit dire à bon droict des meschans qui sont promptement punys, et qui meurent incontinent après leurs mesfaicts commis, que les dieux les traittent trop mollement et trop doulcement.

(PLUTARQUE. *Des délais de la Justice divine :* œuvres morales, traduites par Amyot, édition Clavier. — Paris, 1802.)

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.